

Études littéraires africaines

TIDJANI-SERPOS Noureini, *Bamikile*, Présence africaine, Paris, 1996, 164 p, 85 FF

Michel Naumann



Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042693ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042693ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1996). Review of [TIDJANI-SERPOS Noureini, *Bamikile*, Présence africaine, Paris, 1996, 164 p, 85 FF]. *Études littéraires africaines*, (1), 47–49. <https://doi.org/10.7202/1042693ar>

■ TIDJANI-SERPOS NOUREINI, *BAMIKILE*, PRÉSENCE AFRICAINE, PARIS, 1996, 164 p, 85 FF.

Le roman politico-historique semble - espérons-le - prendre un nouveau souffle. Le genre répond à des besoins de définition de l'identité nationale ou culturelle et de ce fait, fleurit là où elle est problématique. L'Afrique néo-coloniale, dont le processus de construction nationale est perturbé et condamné à se résorber en incantations, est assurément un terrain favorable. Ce type de roman permet aussi de déployer une recherche sur les facteurs qui empêchent l'émergence des nations ou cultures. En même temps que *Les gardiens du temple* de Cheikh Hamidou Kane, nous arrive *Bamikile* de Nouréini Tidjani-Serpos, qui évoque une autre Afrique, celle de la côte du golfe du Bénin, et développe une recherche différente.

L'auteur est béninois, poète (cinq recueils), universitaire (universités de Paris VIII, Cotonou, Benin-City au Nigeria) et maintenant ambassadeur et président du conseil exécutif de l'Unesco. Un regard sur une Afrique plurielle donc, anglophone et francophone, redoublant l'extraordinaire diversité culturelle de son pays, mais aussi un regard politique qui a beaucoup à voir avec l'expérience à bien des égards exemplaire du PMD (Parti marxiste du Dahomey). Les militants du PMD, hommes de culture et de dialogue, ouverts et engagés, ont travaillé parmi les paysans au prix d'un refus des postes que leur offraient la capitale ou les grandes villes, ils ont repoussé les offres des pouvoirs toujours rassurés lorsque l'ennemi répond favorablement à la tentation de la corruption et s'ils ont finalement dû subir une terrible répression et s'exiler, leur échec est de ceux qui incitent moins au désespoir qu'à une confiance renouvelée en l'homme.

Si le genre choisi correspond aux questions traitées, il n'est pas sans danger en ce sens qu'il est souvent difficile de faire la différence entre l'idéologique et le littéraire, la construction imaginaire d'une situation qui permet d'illustrer un peu trop facilement une thèse et le réalisme, un discours politique et la culture africaine des personnages, l'analyse socio-économique, voire politique, et la description d'un pays concret et de ses habitants, le reflet et l'originalité de vision. Ne nous faisons pas d'illusions, le problème est proprement insoluble : l'écrivain qui laisse pencher la balance en faveur du discours idéologique n'est plus qu'un propagandiste sans grande valeur artistique digne de ce nom, celui qui penche de l'autre côté se voit nier tout engagement politique autre que vaguement libéral et humaniste. La valorisation de la dimension artistique fonctionne objectivement comme un effacement de l'engagement concret de l'œuvre et de l'auteur. *Bamikile* ne parvient donc pas à résoudre la question de la quadrature du cercle, mais il se situe quand même parmi les réussites du genre grâce à sa volonté de ne pas céder à une description simpliste des données historiques, le caractère concret et juste de situations personnelles ou sociales évoquées, de fort belles descriptions de cérémonies tra-

ditionnelles saisies dans leur dynamisme contemporain, l'expérience militante que l'on sent derrière le récit.

Qu'on me permette d'illustrer mon propos. *Bamikile* commence par le départ d'un jeune paysan vers la ville, la narration est envahie en un discours indirect libre par les pensées du personnage. Il se déclare alors peu disposé à accorder à la vie rurale qu'il quitte « une quelconque auréole de romantisme ». (p 10). J'ai à ce moment senti l'expression comme psychologiquement juste, politiquement correcte, mais stylistiquement mal venue dans la bouche d'un paysan qui dirait peut être cela en faisant appel à d'autres référents culturels. Par la suite le passage devient tolérable lorsque nous apprenons que le jeune homme a eu une expérience de l'école très marquante, mais le problème demeure de faire parler les Africains du monde rural dans la langue française, si peu capable de refléter leur expérience et leur civilisation. Mais il y a dans ce texte riche et divers de merveilleux moments de poésie et des descriptions qui déjouent magistralement les pièges du discours théorique aussi bien que de l'exotisme. En fait cette réussite est liée au projet socio-politique qui impulse l'écriture.

Les chapitres suivent la vie de Bamikile, ce jeune paysan parti à la conquête de la ville : exode, première réussite (le garage de Bamikile), la famille du héros, les générations, la ville où le héros « fait sa vie », l'essor du Groujoué, mouvement politique auquel se lie le héros et sa famille, la « libération » des apprentis, la défaite politique du Groujoué. Le thème social, l'ascension du héros, rejoint le thème politique parce que Bamikile en vient à se lancer dans un projet d'usine qui va à l'encontre des intérêts des importateurs étrangers et de leurs répondants locaux, qui fait appel à un large marché intérieur et lie production rurale, travail ouvrier et consommation urbaine. Un tel projet relève de ce qu'on nomme une bourgeoisie nationale, par opposition aux bourgeoisies compradore, dépendante des importateurs et exportateurs étrangers, et bureaucratique, qu'Armah accusait de se livrer à un véritable « culte du cargo ». Il s'articule aux intérêts des classes laborieuses, présente maintes caractéristiques progressistes qui en font un allié des forces révolutionnaires et impulse la construction nationale sur une base autocentrée.

Du point de vue culturel, ce projet met l'accent sur le dynamisme contemporain et productif des cultures africaines. Or dans *Bamikile* les meilleurs passages sont ceux qui font ressortir ces qualités. On appréciera ainsi au premier chapitre l'originalité de la description du secteur économique informel de récupération, des taxis-pédaleurs, Rossinantes modernes, aux articles les plus divers, témoignages d'ingéniosité et de dynamisme. Voilà qui n'est guère fréquent dans le monde de la littérature africaine ! Le chapitre sur la libération des apprentis est superbe, articulé sur la nuit des zangbetos et le surgissement d'Ôro, complété par un développement sur la musique. Une morale du travail y est exprimée, une vision de la culture africaine dont on ne peut faire l'économie à moins de

vouloir renoncer au développement. Le genre de l'anecdote subversive issue des productions des radio-trottoirs souligne la lucidité politique des peuples en lutte. Les personnifications de la ville sont certes des clichés dans la littérature réaliste et sociale, mais on ne peut guère s'en passer et elles sont bien amenées dans ce roman. On ne peut rester insensible aux scènes où le peuple paysan prend la parole, scènes difficiles s'il en est pour les raisons que j'ai exposées, mais que l'auteur a abordées avec courage et émotion. Les scènes de travail ne peuvent laisser aucun lecteur indifférent, même si elles n'ont pas la puissance épique de celles de Thomas Gordeiev. Le cynisme de l'Etat et des fonctionnaires qui font l'impossible pour ne pas payer le travail productif est chose connue, mais on ne peut décrire la quotidienneté urbaine, ni tenir le propos politique de Bamikile sans le rappeler, ce qui est fait magistralement, encore qu'il reste difficile de comprendre l'essor économique des entreprises du héros dans de telles conditions. « Flicage », manigances du pouvoir, ordre militaro-policiers sont évoqués avec justesse dans cette fresque.

L'auteur a peut-être tenté d'être, comme l'orateur du Groujoué, un « amplificateur » (p 105) qui essaye de dire ce que dirait le peuple. Sous d'autres cieux, Valles a énoncé une logique du discours progressiste en des termes fort proches. Les difficultés inhérentes au genre ne devraient pas nous empêcher de répondre favorablement à un texte tel que *Bamikile*.

■ Michel NAUMANN

■ WABERI ABDOURAHMANE A., *CAHIER NOMADE*. PARIS, LE SERPENT A PLUMES, 1996. 137 PAGES, 80 F.

Si, de Pouchkine à Maupassant et Pirandello, la nouvelle constitue l'un des fondements majeurs de la prose romanesque occidentale, on sait aussi qu'elle connaît un grand succès à travers tout le continent africain. Depuis belle lurette, le concours de « la meilleure nouvelle de langue française » institué par Radio France internationale nous a en effet familiarisé avec les productions des différents espaces d'expression française, mais jusqu'à une date récente, la corne de l'Afrique orientale demeurait absente du palmarès francophone.

C'est donc avec le plus grand intérêt que la critique a accueilli le premier recueil de nouvelles d'un jeune auteur originaire de Djibouti, Abdourahmane Waberi, intitulé *Le pays sans ombre*, et publié par Le Serpent à plumes en 1994. Sous une apparente simplicité de structure, le lecteur pouvait y découvrir une série de nouvelles, tantôt satiriques, tantôt poétiques, qui, mélangeant comme c'est l'usage, scènes de genre, instants magiques et dérivés de l'imaginaire, nous proposaient une vision à la fois fidèle et insolite de Djibouti, patrie d'Abdourahmane Waberi.